Bulbul SHARMA

Mangue amère

Traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel

Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Bulbul SHARMA

MANGUE AMÈRE

Traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Colère des aubergines
Mes sacrées tantes

© 2009, Bulbul Sharma

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0200-2

Extrait de la publication

Mangue amère

Les corbeaux s'étaient regroupés en cercle en attendant que commence la cérémonie d'anniversaire des funérailles. Dans leur hâte d'obtenir les meilleurs restes, ils étaient arrivés un peu trop tôt. Badibua, la cuisinière en chef à qui revenait la tâche de préparer tous les plats préférés du défunt Bhanurai Jog, n'était pas encore rentrée. Elle était partie pour le marché aux poissons à l'aube, accompagnée d'Hema, et le ferry qui devait les ramener de l'autre berge de la rivière était en retard, comme d'habitude. Les corbeaux tendaient le cou et battaient des ailes avec impatience. Du haut du réservoir d'eau, ils avaient une vue imprenable sur la route et pourraient voir les gens descendre des *tonga*[1], des charrettes et des bateaux, et entrer dans la maison où la cérémonie devait se tenir. Il était près de six heures du matin, une légère brise ébouriffait les plumes des oiseaux qui attendaient, les yeux rivés sur la maison…

1. Les mots en italique dans le texte sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

Extrait de la publication

Pour l'instant, seule Malarani était arrivée en pousse-pousse, un énorme potiron posé sur les genoux. Un peu plus tard, au moment précis où les corbeaux se demandaient s'ils n'allaient pas voler jusqu'au marché ou chercher une autre maison où chaparder de la nourriture, le ferry accosta et Badibua en sortit en trombe avant tous les autres passagers. Derrière elle, presque cachée par la corpulence imposante de sa maîtresse, la jeune domestique Hema la suivait en traînant les pieds, les bras chargés d'un panier couvert. Les corbeaux laissèrent échapper des croassements de plaisir. Ce panier contenait un poisson entier, avec la tête, les entrailles et la queue, et les oiseaux le savaient. Ils s'agitèrent un peu pour montrer leur satisfaction, en prenant garde à ne pas perdre leur place sur le bord du réservoir d'eau.

Les autres femmes arrivèrent ensuite les unes après les autres. Un pousse-pousse fit tinter bruyamment sa cloche en amenant Shashi, aux cheveux courts décoiffés par le vent. Elle était suivie des deux sœurs jumelles, Nanni et Sharada, qui arrivaient en chariot. Puis les corbeaux, complètement surexcités maintenant, virent Choni sortir d'un autre *tonga*, accompagnée d'un domestique chargé d'un panier de légumes. Elle discuta fermement le prix de la course avec le chauffeur avant de le payer, non sans hausser les épaules pour bien montrer son mécontentement. Elle marchait devant, suivie par le domestique qui vacillait sous le poids du panier posé sur sa tête.

— Dépêche-toi, tu marches aussi lentement qu'une fille, allez… nous n'avons pas toute la

Extrait de la publication

journée, lui cria-t-elle en se retournant, et le garçon, que l'énorme panier cachait presque, lui adressa un sourire forcé.

Une calebasse verte amère, une longue calebasse, un chou-fleur, des épinards frais, des feuilles d'amarante rouges, des haricots plats et une dizaine d'aubergines se balançaient dans le panier au rythme des pas pressés du garçon. C'étaient les légumes préférés de feu Bhanurai Jog et ils devaient tous être cuisinés aujourd'hui pour l'anniversaire de sa mort. Les femmes n'étaient pas sûres qu'il aimait les aubergines – la plupart des hommes trouvaient que ça n'avait aucune « force », aucune vertu –, mais les femmes adoraient ça, surtout coupées en tranches épaisses et frites dans de l'huile de moutarde, alors elles avaient décidé d'en mettre quand même au menu du jour. Ce menu avait comme chaque année été décidé par Badibua, puisque, des quelques parents encore en vie du défunt, elle était la plus âgée. Bhanurai Jog avait bien un fils qui vivait à l'étranger, mais personne n'en parlait jamais. Il n'était même pas venu aux funérailles. Quant à son épouse, une créature douce et timide, elle était morte quelques années avant lui.

L'année dernière, le plat principal avait été préparé par Shantirani, une vieille tante de Bhanurai Jog qui prétendait avoir cent ans, mais depuis elle était devenue un peu sénile et complètement imprévisible. Au début, elle avait cuisiné avec elles, s'était montrée joyeuse, les avait régalées d'histoires sans fin sur son époux et ses nombreuses maîtresses, puis subitement, elle s'était mise à chasser

Extrait de la publication

les invités à coups de balai en leur hurlant dessus : « Vous êtes tous venus me voler mon bracelet en or, je le sais, je vais vous tuer, bande de chiens ! » On avait été obligé de l'attacher sur une chaise avec un vieux sari et de lui faire boire du jus de fenouil pour la calmer. L'impliquer dans la préparation de la fête des funérailles était désormais impossible et c'était donc Badibua qui, un peu plus tôt dans l'année, avait été désignée pour être cuisinière en chef.

Elles étaient sept ce matin, toutes choisies par Badibua. Elles avaient toutes un lien de parenté, très proche pour certaines, si éloigné pour d'autres que seules les très vieilles tantes s'en souvenaient. Il y avait d'autres femmes de la grande famille de Bhanurai Jog qui auraient pu prétendre au rôle de cuisinière aujourd'hui, mais le vieil homme avait coupé tout lien avec elles longtemps avant sa mort. Elles n'étaient venues aux funérailles que pour voir qui hériterait de cette grande propriété, et depuis qu'elles savaient que Bhanurai Jog avait légué la maison et les terres qui l'entouraient à Badibua, plus aucune ne lui adressait la parole. En une nuit, elle était passée du statut de parente pauvre que tout le monde adorait à celui de femme enviée que les autres prenaient plaisir à critiquer. « Une étrangère et c'est elle qui a tout eu. »

Badibua n'en avait cure, et elle appréciait pleinement sa fortune nouvellement acquise, remplissant la vieille maison des quelques membres de la famille qu'elle aimait et de ses amies de longue date. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi Bhanurai Jog, ce vieil homme revêche que tout le

Extrait de la publication

monde craignait, l'avait appelée un jour pour lui dire qu'il souhaitait qu'elle hérite de sa maison quand il mourrait. Peut-être parce qu'elle avait été une amie d'enfance de son épouse, même si elles ne s'étaient pas revues depuis des années.

Les femmes s'inclinèrent pour embrasser les pieds de Badibua et, après avoir noué leur sari autour de leur taille, s'installèrent en rond autour d'un énorme tas de légumes. Une domestique apporta une assiette en cuivre et huit couteaux qu'elle posa solennellement devant Badibua, comme en offrande. Badibua haussa les épaules – c'était une sorte de tic qui la prenait toutes les cinq minutes, comme si elle voulait se débarrasser d'un poids sur son dos – et elle balaya la pièce du regard. Les femmes attendaient de voir qui elle allait choisir pour découper les légumes importants. La matinée entière dépendrait de cette décision. Badibua fit un signe du menton en direction de Malarani et tout le monde laissa échapper un soupir de soulagement. Les choses se déroulaient toujours ainsi pour l'anniversaire des funérailles, le potiron devait être découpé par l'aînée des femmes et Badibua avait suivi la tradition. Elle et Malarani dirigeraient le découpage des légumes. Si elle avait désigné une des plus jeunes, comme Shashi, ou Choni qui venait tout juste d'intégrer le groupe, les autres auraient ronchonné et le repas n'aurait pas été bon. Badibua avait choisi la femme qu'il fallait pour être son capitaine. Les deux plus jeunes pourraient apprendre en les regardant faire.

Extrait de la publication

Elles commencèrent tout de suite par laver les légumes dans une grande bassine d'eau. Les domestiques les avaient déjà lavés avant de les apporter au centre du cercle, mais on ne pouvait pas leur faire confiance, en général ils n'y mettaient pas assez de cœur.

Les deux femmes choisies pour la découpe du potiron se mirent à la tâche. Malarani travaillait avec dextérité et rapidité, mais elle prenait bien garde à ne pas se montrer plus rapide que Badibua parce que cela ne se faisait pas et que les autres femmes l'auraient trouvée arrogante. Elles savaient toutes que Malarani découpait les légumes plus vite que n'importe qui dans le groupe mais il n'était pas nécessaire de s'en vanter. Le sol en ciment rouge fut bientôt couvert d'éclaboussures et parsemé de feuilles d'épinards et de pépins d'aubergines.

Les huit femmes réunies autour des légumes auraient pu être sœurs. Elles avaient toutes la même peau dorée, sauf Shashi, qui avait le teint si pâle qu'on aurait pu la prendre pour une native du Cachemire. Elles avaient toutes le visage rond et les sourcils fins, le nez légèrement pointu et les cheveux noirs et épais. Shashi était la seule à avoir les cheveux courts, elle les avait fait couper récemment quand elle était allée à Delhi pour le mariage d'une amie. Dans leur famille, elle était la première à avoir osé, et même si elle n'approuvait pas la nouvelle coiffure de sa nièce, Badibua n'avait fait aucune remarque. Elle aimait beaucoup cette jeune fille vive dont la mère était morte en lui donnant le jour. Badibua voyait le visage radieux de sa sœur lui

Extrait de la publication

sourire chaque fois qu'elle regardait Shashi. Elle remua un peu son corps imposant et poussa les morceaux de potiron de côté.

— Tu ressembles vraiment à un garçon, lança Choni, qui ne manquait jamais d'envoyer des piques à Shashi.

— Cette année, la coriandre et la menthe que nous avons fait pousser sont vraiment très parfumées. Elles dégagent une odeur puissante, même quand on ne les a pas encore écrasées, constata Malarani pendant qu'elle triait le bouquet de coriandre et en enlevait les quelques feuilles jaunies.

Elle leva les yeux et adressa à grand sourire à Choni qui ronchonnait.

— Vous savez, j'aime beaucoup faire pousser des choses. Je devais être jardière dans ma vie précédente, continua Malarani en riant.

Badibua se sentit submergée d'affection pour sa cousine, la fille de la sœur de sa mère. La vie n'avait pas été tendre avec elle, pas de mari, pas d'enfant, et elle était pourtant si gaie.

— Tu n'aurais jamais pu, avec tes jolies mains potelées, dit Shashi en prenant sa tante dans ses bras.

Choni jeta la pomme de terre qu'elle venait d'éplucher dans un chaudron rempli d'eau et ajouta :

— Tu pourrais encore devenir jardinière, *masi.* Comme ça, tu gagnerais un peu d'argent et tu ne serais plus obligée de faire l'aumône.

Elle lança un regard en biais à sa tante.

Extrait de la publication

— Elle ne fait pas l'aumône, Choni, je te trouve vraiment désagréable avec *masi*, rétorqua Shashi.

Malarani sourit et ébouriffa les cheveux de Shashi. Les paroles de Choni ne la touchaient pas. Peu importait ce que les gens disaient. Il y avait tant de choses qui ne comptaient plus pour elle désormais. Elle y repensait souvent et était heureuse d'avoir pu s'en détacher. Elle jeta une branche de coriandre jaunie dans la cour. L'un des corbeaux perchés sur le réservoir d'eau descendit en piqué pour l'examiner puis repartit dans un battement d'ailes. Il avait perdu son emplacement sur le perchoir et lança un grand cri de protestation.

— Je me rappelle comment ma belle-mère préparait ce chutney. Elle nous en donnait quand nous étions jeunes. Cette vieille sorcière est morte maintenant. Il paraît qu'il ne faut pas dire du mal des morts, mais je n'ai rien de gentil à dire sur cette femme, lança Malarani en secouant la tête.

— Ça ne te ressemble pas, remarqua Badibua.

— Je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait à cette pauvre fille. Tu te souviens, cette gentille fille que mon jeune beau-frère a épousée, tu sais, celui qui est allé travailler en Angleterre…

Les femmes savaient qu'une histoire allait commencer et s'installèrent pour écouter. Elles étendirent leurs jambes pour être plus à l'aise, sans pour autant cesser de découper et de nettoyer. C'était la première histoire de la matinée et elles espéraient toutes qu'elle ne serait pas trop triste. Plus tard il y en aurait des tristes, des douces, d'amères et de furieuses. Chaque femme raconterait la sienne.

Extrait de la publication

Cinq histoires pendant qu'elles découpaient les légumes, une pendant qu'elles décortiqueraient le riz, et peut-être deux pendant qu'elles remueraient le beurre clarifié. Il y avait parfois assez de temps pour une dernière après le repas, quand toute la maison était endormie. Personne ne pouvait savoir avec certitude combien d'histoires une journée pouvait renfermer.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Un

Le doux parfum du basilic emplit son cœur de tristesse. Elle écrasait chaque feuille avec tendresse, tenant les tiges entre le pouce et l'index pour leur éviter de souffrir. Elle murmurait quelques mots, ces mêmes mots qu'elle soufflait à son mari après l'amour. Maya avait toute la journée devant elle pour préparer le chutney de basilic, mangue, gingembre et coriandre que sa belle-mère lui avait demandé de faire aujourd'hui.

— C'est seulement pour toi, ma fille, alors n'en fais pas plus d'un *katori*, lui avait dit la vieille femme, les yeux plissés à cause de la lumière du soleil.

Maya devait cueillir elle-même les feuilles chaque matin, après avoir pris son bain et récité ses prières. Le carré d'herbes se trouvait dans un coin isolé juste en contrebas de la maison, mais elle était obligée de faire le tour en longeant la véranda pour ne pas déranger son beau-père et ses amis qui y jouaient aux échecs. Quand, jeune mariée, elle était arrivée dans cette grande maison qui s'élevait telle

Extrait de la publication

une citadelle de sucre filé au milieu d'une forêt de pins, Maya ne connaissait pas encore les règles du foyer. Elle avait traversé la véranda, s'était faufilée entre les vieux bonshommes qui jouaient aux échecs, les avait salués rapidement, avait fait remarquer qu'une abeille tournait autour de la bouche grande ouverte de son beau-père, avant de s'en aller au jardin d'un pas léger. Lorsqu'elle était revenue, le bouquet d'herbes noué à un bord de son sari, les bras chargés d'aubergines couvertes de rosée, de petits pois verts translucides, d'un chou-fleur à moitié ouvert, une minuscule grappe de piments rouges pendue à la ceinture, elle avait été accueillie par un silence pesant.

— Viens ici, jeune fille, laisse les légumes dehors, avait lancé sa belle-mère d'une voix sèche qui avait fait trembler la pâle lumière du matin.

Elle n'aurait peut-être pas dû cueillir les légumes si tôt, peut-être qu'ils n'étaient pas encore mûrs. Elle aurait dû attendre que les aubergines pèsent assez lourd pour faire ployer les branches et que le chou-fleur ait un cercle entier de bouquets blanc crème. Le jardinier qui louchait avait dû se plaindre auprès de la vieille dame.

— Qu'est-ce que tu étais en train de faire ? Fille sans gêne ! Tu es folle ? Ne repasse jamais comme ça au milieu des hommes sans avoir couvert ton visage. Tu n'as donc aucun bon sens ? Qu'est-ce que ta mère t'a appris ? Ah, quelle journée ! Tout le village va parler de ce que tu viens de faire ! lui cria sa belle-mère en frottant ses poings contre ses paupières, pour forcer les larmes à sortir de ses yeux

Extrait de la publication

brillants de malice. Va-t'en, reste à l'intérieur jusqu'à ce qu'on t'appelle… Hors de ma vue… Tu me rends malade avec ton air de traînée.

Tout en s'époumonant contre Maya, la vieille femme avait décortiqué et effilé une poignée de noix de bétel. Sa main rata sa bouche et les minces tranches de noix de bétel, aussi fragiles que des morceaux de parchemin, tombèrent sur son chemisier et se posèrent comme d'anciennes cicatrices sur son profond décolleté. Maya éclata de rire et rentra dans la maison d'un pas lent, en nouant négligemment ses longs cheveux.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, tu m'entends ? lança Gitasri à son mari affalé sur le lit, trois coussins brodés de pâquerettes roses posés sous la tête, le menton enfoncé dans la poitrine. Il avait l'air d'un chérubin blotti dans un nid de fleurs. Gitasri le regarda avec agacement. Etait-ce là l'attitude d'un adulte, père de quatre fils, ou celle d'un adolescent stupide accroché à son coussin toute la journée ? Elle aurait dû épouser le garçon mat de peau que lui recommandait sa mère. Les hommes mats de peau sont de vrais hommes, le sang qui coule dans leurs veines est épais et chaud, disait toujours sa mère, alors que son propre époux, le père adoré de Gitasri, avait la peau aussi claire que celle d'un Anglais.

— Oui… oui… marmonna son mari d'un air absent.

Il repensait à un coup qu'il avait joué ce matin aux échecs. Bosebabu était resté bouche bée quand il avait avancé son fou. Sa femme tira brusquement un des

Extrait de la publication